N° 3 Décembre 1945

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

LE COMTE DE PARIS NOUS ECRIT

Nous sommes heureux de pouvoir donner connaissance à nos lecteurs de la lettre que M. le Comte de Paris vient d'envoyer au Mesnagier de France, après après avoir lu « La Mesnie », ouvrage de présentation de notre mouvement.

Tous nos amis auront à cœur de répondre de toutes leurs forces et dans toute la mesure de leurs moyens aux vœux formulés par le Prince pour le développement du rayonnement de la Mesnie.

Mon cher Jean Fry

J'ai reçu "la Mesnie" que j'ai lu avec un vif intérêt et je veux saisir cette occasion qui m'est offerte pour vous dire combien je suis heureux de voir cet effort intéressant que vous et vos amis avez entrepris.

L'esprit dans lequel vous travaillez est admirable et je forme des vœux pour que vous acquériez un grand rayonnement. Il est heureux, dans ces circonstances où tout se désagrège de voir naître la Mesnie riche de possibilités d'avenir pour la reconstruction de demain.

Croyez moi, avec vos amis,

Votre affectionné

Henri

CE QUE PENSE DE LA FRANCE LA JEUNESSE ANGLAISE ALLEMANDE

(Notes d'un Mesnier retour d'Angleterre)

L'attitude des Anglais à l'égard de la France ? Elle varie selon que l'on s'adresse à des catholiques ou à des protestants.

Les jeunes catholiques anglais, auxquels nous avons été particulièrement mêlés, se sentent isolés au milieu d'une masse protestante et cherchent des appuis à l'extérieur; ils demandent tout naturellement à notre pays l'exemple d'une vie spirituelle et intellectuelle, ainsi qu'une vie communautaire totalement différente de la leur, et capable de renouveler leur propre existence dans la mesure où ils l'adapteront à leurs besoins.

Mais il semble que la société protestante soit loin d'avoir ces sentiments. Pour la très grande majorité des Anglais, la France est un pays où l'on s'amuse, où l'on mange bien, mais qui a une politique déplorable. On critique les ambitions extérieures de la France, le voyage à Moscou du général de Gaulle et les progrès du communisme en France. On invoque souvent le relèvement de la France, trop lent à leur avis; les incessantes discussions politiques. On critique presque unanimement le procès de la Haute-Cour. Beaucoup d'Anglais pensent que Pétain a eu son utilité. N'était-il pas « Fair-play » en permettant aux Anglais de s'armer ? Ce concert d'après critiques est d'autant plus difficile à réfuter que les jeunes d'Outre-Manche ne comprennent pas les difficultés et les souffrances de la France. Londres représente pour eux le summum de la destruction. (Voire !) Ils n'arrivent pas à comprendre que, pour la plupart des Français, la souffrance n'était pas l'emprisonnement et la torture, mais les vexations quotidiennes et la simple présence de l'occupant. On rencontre chez tout le monde une très grande stupeur quand on avoue avoir passé tout le temps de l'occupation à Paris. Ils sont déçus d'apprendre que Paris n'était pas Buchenwald, et choqués de voir des Françaises en core bien habillées, élégantes et fardées. On s'attendait manifestement à nous voir marcher à quatre pattes.

Notre pratique généralisée du marché noir les choque beaucoup, parce qu'ils ont, eux, l'essentiel.

Est-ce à dire que nous devons nous replier sur nous-mêmes et déclarer toute compréhension impossible ? Je ne le crois pas. Beaucoup de jeunes anglais estiment que la guerre a créé une fraternité entre eux et nous et désirent voir se former un bloc franco-anglais pour défendre une culture et une civilisation commune et toujours menacée.

Nous avons tenu à publier, sans en rien changer, les deux textes ci-contre. Nos amis y verront la preuve de notre parfaite objectivité. Il va sans dire que nous n'adoptons pas pour autant les idées qu'ils expriment. Il nous a pourtant semblé intéressant de livrer aux réflexions des jeunes monarchistes ces deux « points de vue » de la jeunesse étrangère sur notre pays. Ils comportent l'un et l'autre, à côté d'erreurs et d'injustices, d'utiles enseignements.

Erick W., âgé de 17 ans, est tout le contraire d'un Nazi. Ce qui, chez beaucoup d'autres Allemands d'aujourd'hui, est une protestation mensongère inspirée par la crainte, est chez lui la vérité.

« Mais j'aime passionnément ma patrie allemande », dit-il dans un français pénible mais claire », je souhaite son unité et sa résurrection. Excusez-moi si je vous parle ouvertement : je crois que vous êtes l'homme qui peut entendre la vérité. Lorsque vous, Français, êtes arrivés, tout ici allait tellement sans dessus dessous que les gens cherchaient n'importe quel pouvoir fort, auquel ils pussent se raccrocher. *Ils se seraient même jetés dans votre armée s'ils avaient pu espérer l'ordre, l'autorité, des conditions supportables de vie. Mais vous n'avez pas compris cette chance.*

« Aujourd'hui, les Allemands vous craignent bien, parce que vos mitrailleuses et vos tanks font de l'occupation, mais ils ne vous estiment plus, ils ont vu que vous n'êtes pas capables d'avoir de l'ordre, ni d'organiser quelque chose. *On pourrait croire que la plupart des Français sont ici pour se déclasser et s'amuser et non dans un but sérieux.* Dans vos services règnent le désordre et la confusion. Nos autorités qui ont à s'occuper des affaires civiles le remarquent avec quelque étonnement; ainsi, on est renvoyé d'un bureau dans un autre, de là dans un autre et nulle part on n'obtient un renseignement satisfaisant, rien n'est réglé.

« A votre arrivée, votre armée était très imposante, aussi belle que la nôtre avant la défaite. Mais cela changea rapidement. Il y a peu de temps, j'étais à bicyclette à Baden-Baden. Beaucoup de soldats s'y conduisent indûment; ils se promènent la veste ouverte, le képi de travers sur la tête ne saluent pas leurs officiers et ces derniers ne disent rien. Ceux qui se conduisent le mieux se sont encore les Marocains : n'est-ce pas une honte pour les Français ?

« On dit qu'où cela va le plus mal c'est dans les Etats-Majors et dans l'Administration, nous ne comprenons pas cela. Ce devrait être juste le contraire. Mais que font donc ces Messieurs ? Ici il ne nous tombe jamais sous les yeux un journal rédigé en allemand, nous ne savons pas ce qui se passe, *on ne nous dit pas ce que nous devons penser.*

Notre curé n'est pas non plus un nazi; il a même été interné pendant un certain temps. Au début, il fut très joyeux de votre arrivée, parce qu'il peut maintenant s'acquitter de sa tâche librement comme avant Hitler. Il n'était heureux que le dimanche, soldats et officiers français, même le colonel, vienne à la messe. Il pensait que l'on pouvait vivre en bonne entente avec vous et nous exhortait à le faire loyalement.

« Maintenant, son opinion est profondément changée; il dit qu'il n'y a aucune collaboration possible avec vous, que vous êtes trop légers et ne faite que du désordre, et qu'on ne doit souhaiter qu'une chose : que vous soyez relevé par les Américains et qu'ensuite, sûrement, tout irait mieux...

« Mes camarades pensent qu'on leur a dit la vérité chez les Hitlerjugend, que vous êtes un peuple complètement décadent. Et ils trouvent injustes que vous profitiez de la victoire des Russes et des Américains pour vous amuser chez nous... »

(*Die Weltwoche-Zürich*, 2 novembre 1945).

L'ACTUALITÉ MONARCHISTE

Le représentant de Mgr le Comte de Paris déclare au C. E. D.

Le C. E. D. ayant posé au représentant du Comte de Paris un certain nombre de questions sur l'actualité politique, nous extrayons les réponses suivantes :

Sur les grands courants contemporains

Quoiqu'il advienne des combinaisons éphémères des partis, il existe actuellement trois grands courants de pensée en Europe : le courant chrétien, le courant humaniste et socialiste, le courant totalitaire. Le troisième l'emportera finalement si les deux premiers ne peuvent ou ne savent s'en endre. En Autriche, au temps de Dollfuss et de Schuschnigg, les catholiques et les socialistes n'ayant pu s'unir (et, peut-être, aurait-il fallu la monarchie pour les unir), le nazisme l'emporta.

Méditons cet exemple; il peut nous instruire profondément au seuil de la reconstruction de l'Europe et de la construction d'un monde civilisé.

Quant à la France elle-même, il semble que soit plus facile qu'avant guerre cette réconciliation des croyants et des non-croyants, réconciliation indispensable à la survie même de la Patrie. Que les Français se rangent sous la bannière du Christ ou parmi les hommes de bonne volonté que la grâce n'a point touchés, ils doivent s'orienter vers la compréhension mutuelle et l'effort accepté en commun, mais bien entendu cette réconciliation ne peut s'opérer qu'en fonction d'intérêts communs clairement définis et non pas de compromis idéologiques qui n'engendreraient que la confusion et ne prépareraient que des malentendus.

Là encore la Monarchie, telle que la conçoit Monseigneur le Comte de Paris, constituerait un élément puissant d'accord durable. Sans elle, le régime des vieilles querelles religieuses, dont se réjouissait tant Bismarck, risque fort de nous épuiser de nouveau...

La base ouvrière et paysanne de la Monarchie

C'est un second principe éminent que nos amis doivent sans cesse et partout rappeler, en ne manquant pas d'en pénétrer leur conduite personnelle. Le Prince a proclamé sa conviction que la monarchie ne saurait être valable sans l'adhésion populaire. Cela ne veut pas dire du tout qu'il prétende instaurer un régime de nivellement et de démagogie. Il a marqué en même temps qu'il voulait tirer des rangs du peuple tout entier une forte aristocratie nouvelle, capable de servir et de se faire aimer. L'acceptation de ce principe, est la pierre de touche qui permet de reconnaître, sur le plan social, le véritable royaliste : c'est d'après lui que le royaliste doit orienter sa vie et son action, tant dans ses rapports avec les hommes que dans son acceptation ou son refus des thèses en présence. Sur les modalités d'application, l'entente est toujours possible entre hommes de bonne volonté. Sur l'esprit et la théorie, il faut demeurer intraitable; les hommes et les partis pour lesquels l'équité distributive et la justice sociale ne sont pas un point essentiel de l'action civique sont à combattre. Vis-à-vis des autres, nos amis doivent toujours marquer ce qui unit plutôt que ce qui divise dans des aspirations éparses de frères qui s'ignorent. Ils doivent en même temps, montrer le rôle irremplaçable de la monarchie alliée aux réformateurs dans le combat difficile et toujours renaissant contre tous les égoïsmes.

LA GUERRE DE VENDÉE

ŒUVRE DE LA JEUNESSE

Lorsqu'en 1793, devant la Révolution athée et persécutrice, les Vendéens se soulevèrent, ils ne pensaient pas qu'ils écrivaient une des plus belles pages de notre histoire et que leur Epopée resterait dans le monde entier comme le plus beau symbole de la Foi, de la Fidélité et du sacrifice aux deux grandes causes de Dieu et du Roi... Les soldats de l'armée Catholique et Royale demeurent pour nous le plus bel exemple d'un peuple qui préfère combattre et se sacrifier plutôt que de renier la Foi de ses Pères et d'abandonner le petits-fils de ses Rois... Cette épopée magnifique, que de nombreux écrivains ont célébrée, est surtout *une œuvre de la Jeunesse* et dans ce bulletin qui est un organe de jeunes royalistes, il est bon de s'en souvenir et de conserver pieusement la mémoire de tous ces jeunes héros de 1793.

Œuvre de jeunes, la Guerre de Vendée l'est surtout par ses Chefs, car tous ont entre 18 et 35 ans; Henri de Larochejacquelein, l'héroïque généralissime qui conduisit la Grande Armée Catholique et Royale jusqu'à Granville, n'avait que 20 ans en 1793; Cathelineau, le Saint de l'Anjou, qui le premier donna le signal de l'insurrection, avait 34 ans; Charette, qui le dernier tint tête à toutes les troupes républicaines et fit trembler la Convention, était âgé de 32 ans; le Prince de Talmond, Forestier, Sapinaud de la Rairie, *tous* sont des jeunes et sur les champs de bataille, savent se montrer plus héroïques et plus courageux que les vieux chefs des anciennes armées royales.

Œuvre de jeunes, la Guerre de Vendée l'est aussi par ses soldats... Tous les gars du Marais et des Mauges, du Bocage et de la Plaine, qui ont tout quitté pour la Grande Guerre et qui, pendant des années, sans ravitaillement, sans armes, en sabots, n'ayant pour se battre que de mauvais fusils et des fourches, ont tenu en respect les Bleus, tous ce sont des jeunes gens. Ce sont eux qui, lorsque la Révolution voulut les envoyer dans les rangs des « Volontaires de la République » allèrent envahir les manoir de leurs « Messieurs » et, malgré les objections que formulaient certains d'entre eux, les mirent à leur tête et les entraînèrent à la plus belle des guerres... Ils sont tous partis, les valets de ferme, les fils de métairie, les petits artisans et les jeunes châtelains... et tous, unis par le même idéal : « Dieu et le Roi », se sont sacrifiés jusqu'au dernier, laissant aux générations futures le plus beau des héritages : celui du Courage et de l'Honneur.

8. Chefs Vendéens
LAROCHEJAQUELEIN (Henri de), Généralissime
3 août 1772 - 28 janvier 1794

Œuvre de jeunes, elle le fut aussi par la façon de combattre, où les soldats se cachent dans les chemins creux et dans les genêts, et se confondent avec la nature même du pays...

Œuvre de jeunes, elle le fut enfin par l'enthousiasme. Tous étaient volontaires et rien — sauf l'Honneur — ne les obligeaient à prendre les armes.

Nous voudrions pouvoir rappeler ici les noms de ces jeunes qui, au côté de leurs chefs, ont tenu droit et ferme pendant des années le vieux Drapeau Blanc fleurdelysé, face aux hordes de Mayençais ou aux bourreaux des « colonnes infernales ».

A 16 ans, Coubé de Lusignan est capitaine de Cavalerie à l'Armée du Centre. Auguste de Béjarry, le fameux « Capitaine Tempête », n'a que 26 ans, et Pierre Bibard, « le héros du pardon des injures », le lion qui — suivant l'ordre de sa mère — se battait comme trois afin de remplacer son père et son jeune frère tombés au combat, n'avait pas 20 ans. Joseph Texier, le vaillant capitaine courlitais qui jamais ne voulut se soumettre, était âgé de 30 ans... et ces héros qui, face au peloton d'exécution, commandent le feu en criant : « Vive Dieu, vive le Roi », ce sont aussi des jeunes, tel Pierre de Lespinau, âgé de 19 ans, qui fut fusillé dans les fossés du château de Montaigu sous les yeux de sa mère.

Les jeunes filles aussi ne voulaient pas être en reste avec les « gâs », et combien parmi elles ont quitté la maison paternelle pour aller faire le coup de feu pour la guerre sainte. Et n'est-ce pas une jeune fille, Jeanne Robin, qui disait à Lescure que partout où il pourrait être dans la bataille elle serait devant lui ? Et ces amazones de Charette qui partagèrent jusqu'au bout le sort de l'héroïque partisan et qui, comme Sophie de Couetus, lui sauvèrent la vie dans la bataille...

Quel plus bel exemple pour de jeunes royalistes que cette épopée vendéenne de 1793 et que cette fidélité à Dieu et au Roi des « gâs » de Vendée qui, pendant des années, choisirent de mourir plutôt que de renier leurs principes. Au moins, œux-là ne composaient pas avec l'erreur. Ils la combattaient jusqu'au sacrifice suprême; aussi est-ce un devoir pour tous ceux qui actuellement se proclament les fidèles de la même Cause, de se montrer dignes d'eux afin que, dans l'Au-delà, les « gâs » de Vendée ne puissent rougir de ceux qui luttent pour les mêmes principes.

DOCUMENTS

Le Secrétariat de Monseigneur le Comte de Paris nous communique :

D'ordre de Monseigneur le Comte de Paris, son représentant en France fait connaître à M. J.-M. Bourquin, Président du *Mouvement Socialiste Monarchique*, que les monarchistes n'ont plus désormais à apporter leur concours à ce mouvement.

S'il est légitime que des divergences existent entre monarchistes dans le choix de certaines solutions politiques, économiques et sociales, il importe que les attitudes prises correspondent franchement aux étiquettes adoptées.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi en ce qui concerne le « Mouvement Socialiste Monarchique », et ici, à l'origine de son action, il a pu recevoir les encouragements et les félicitations du Secrétariat du Prince, il est apparu à mesure que cette action se poursuivait que le mouvement s'éloignait progressivement du dessein qu'il s'était lui-même assigné.

Sachant que la plupart des adhérents du « Mouvement Socialiste Monarchique » ont espéré trouver dans ce groupement un moyen efficace de servir la cause royale, il est à souhaiter que, loin de se décourager, ils comprennent l'intérêt de poursuivre leurs efforts dans tout groupement conforme, dans son fonctionnement, aux principes rappelés plus haut.

Paris, le 25 octobre 1945.

"Questions Actuelles"

Dans le cadre du Centre d'Etudes Economiques et Sociales (« Questions Actuelles »), M. Beau de Loménie a mené une enquête sur la refonte du mécanisme parlementaire français, auprès de nombreuses personnalités du monde politique auxquelles il avait envoyé, l'été dernier, un questionnaire précis dont voici la substance : Causes de l'instabilité des Cabinets et des majorités, et de la multiplicité des partis; remède; partis à envisager pour un fonctionnement sain de la vie parlementaire dans la France de demain; principaux thèmes de leurs programmes.

Nous extrayons de la dernière livraison du C.E.E.S. la réponse de M. Delongraye-Montier, représentant de Monseigneur le Comte de Paris en France :

« Comme suite à votre lettre, nous vous informons qu'il n'est pas possible actuellement, au Secrétariat de Mgr. le Comte de Paris, de s'exprimer sur des points de détails, si importants soient-ils. Le Prince paraîtrait prendre parti pour tel ou tel groupement de Français et, alors que les passions partisanes renaissent plus vives que jamais, une telle impression égarerait le public.

Le Prince, dont la pensée, vous le savez, est essentiellement réconciliatrice et rénovatrice, parlera, le moment venu, sur l'ensemble des problèmes posés à notre pays : cette déclaration spéciale ne manquera pas alors d'apparaître au-dessus des partis et groupements.

Elle ne manquera pas non plus d'adapter aux besoins et aux aspirations de notre temps, les principes qui furent ceux de la monarchie capétienne à toute époque : seul, le Roi représente en sa plénitude, l'ensemble du pays. Ainsi que l'écrivait naguère un juriste : « Le Roi incarne et affirme l'intérêt général, tant en face de l'étranger qu'aux yeux des diverses communautés territoriales ou professionnelles composantes ». En face de lui, les intérêts des groupes qui constituent la France sont exprimés en des conseils et des assemblées représentatives. Les conseils — consultatifs — sont choisis en fonction des tâches qui les attendent. Les assemblées sont formées de « députés » élus — la tradition de l'ancienne France les voulait munis d'instructions impératives de leurs mandants. Ces députés représentent les intérêts des familles, des professions, des régions, ainsi que des groupes naturels qui les élisent.

Tels sont certainement les principes éprouvés et toujours valables que Mgr. le Comte de Paris ne manquerait pas d'adapter aux circonstances actuelles pour le plus grand bien du pays ».

LA PRESSE JEUNE...

« La compétition électorale est terminée. La distribution des prix s'est faite, avec solennité, le 21 octobre, et chaque parti, selon sa vérité, ses arguments, ses mérites, et parfois aussi son argent, a reçu sa part : brillant premier prix ou médiocre accessit. Si, dans l'ensemble, le peuple qui jugeait a rendu un verdict juste et net, on ne peut pas toujours dire que les concurrents, dans l'ardeur de la bataille, ont respecté les règles du franc-jeu que nous croyons élémentaires... Du moins avions-nous espéré que, de telles mœurs, s'abstiendraient les quelques journaux de jeunes, rédigés par des hommes qui n'étaient pas des chevaux de retour d'un régime fripé et révolu. Cela n'a été qu'un espoir, hélas trop vite et trop souvent déçu ! »

Nous pouvons faire nôtres, en tête de cette revue de presse, ces lignes de CORDEES, le magazine bimensuel de la jeunesse, dont c'est pour nous l'occasion de signaler la droiture et la valeur.

A l'occasion de cette campagne électorale, les journaux de jeunes ont pris une part active à la bataille et ont dû préciser leur position. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de réunir quelques extraits de leur programme avant — et de leurs réactions après la consultation électorale.

♣

A tout seigneur, tout honneur... Les Jeunesses Communistes se sont donné assez de mal pour tenter d'imposer leur « OUI-NON » pour que nous citions en premier : L'AVANT-GARDE.

Maîtres ès propagande, les rédacteurs de ce journal ont compris qu'il importe moins de convaincre les gens que de les obséder de slogans. Aussi chacun de ses numéros porte-t-il, en caractères d'affiches, des titres de ce genre :

OUI, pour la République.

NON au pouvoir personnel !

Tout le reste est à l'avenant. L'AVANT-GARDE prend nettement position contre le Général de Gaulle, à propos duquel elle rappelle sans cesse le nom de Boulanger.

Le numéro du 17 octobre prétend établir un « inventaire avant solde » qui se termine par ces lignes :

« Rien de fait pour donner un métier aux jeunes, pour leur permettre de participer à la production. Rien de fait pour accorder un prêt aux jeunes ménages, malgré les votes de l'Assemblée Consultative.

Rien de fait non plus pour les droits civiques de la jeunesse, ni le droit de vote à 18 ans, ni l'égilibilité à 21 ans. Et le vote des soldats reste, souvent, un leurre. Rien pour créer une armée républicaine. Les F.F.I. sont évincés, les pires ennemis de la démocratie les remplacent.

Rien de fait pour doter la jeunesse d'un équipement sportif. Rien non plus pour lui assurer un ravitaillement réparateur.

Rien enfin pour protéger l'école laïque des entreprises de la réaction !

Ainsi se solde, après quatorze mois, le bilan d'un gouvernement incontrôlé.

Et c'est cette politique désastreuse qu'on nous demande de plébisciter ! Qu'on ne s'étonne pas si nous disons qu'IL FAUT QUE CELA CHANGE ! »

De plus, pour faire triompher ses candidats, l'AVANT-GARDE n'hésite pas à calomnier ceux des autres partis, notamment Léon Blum « passé à la réaction » et Marc Sangnier, accusé d'antisémitisme !

Enfin, bien que nous ayions tous vu les murs, les trottoirs et les pavés barbouillés de OUI NON, l'AVANT-GARDE accuse ses adversaires de vouloir influencer les électeurs par une débauche de publicité !

« Tous les tenants de la réaction ont mis en branle une gigantesque entreprise plébiscitaire. A l'arsenal utilisé, il y a bientôt un siècle, par Badinguet, ils ajoutent les innovations dues au progrès.

Nous avons la presse « oui-oui », le cinéma « oui-oui », la radio « oui-oui », les candidatures officielles, les provocations de la D.G.E.R., police occulte qui n'a rien à envier aux « Amis du 10 décembre » d'antan. Les bureaux de poste doivent obligatoirement afficher le discours « oui-oui » de de Gaulle, comme jadis ils affichaient les messages de Pétain. M. Capitant a déplacé 70.000 instituteurs; ainsi, ils ne pourront voter. Des députés inéligibles sont réhabilités, etc. !

C'est la mobilisation générale de la réaction ! Elle s'accroche au pouvoir. Unanime, elle vote « oui-oui ». »

et de conclure :

C'est le moment de remarquer qu'à l'heure actuelle, il y a, en Europe, trois pays où sont organisés des referendums et autres plébiscites : la France du gouvernement provisoire, l'Espagne de Franco et la Grèce du patriarche Damaskinos !

Pour notre part, puisque le général aime les belles formules, rappelons-lui celles-ci : « La nuit, tous les chats sont gris », « L'argent n'a pas d'odeur » et enfin, pour les élections, « Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ! ». »

Le « petit frère » VAILLANT ne peut évidemment que faire écho à son aînée. Au milieu des histoires en images et des concours de rébus, les gosses ont pu lire et faire lire à leurs parents ces graves consignes :

« Jeune apprenti, jeune écolier, les élections prochaines seront décisives pour ton avenir. Si tu le pouvais, tu répondrais au referendum : Oui, il est nécessaire d'élire une assemblée qui élaborera une constitution démocratique et progressive. — Non, pas de limite aux pouvoirs des élus de la nation qui doivent contrôler les décisions des ministres. »

Avec les Jeunesses socialistes, le son de cloche est tout à fait différent. La profession de foi de JEUNESSE est peut-être imprimée, en première page du numéro du 18 octobre en lettres aussi grosses que celles de l'« Avant-Garde », mais le ton est tout autre. « Jeunesse » a apporté à cette campagne électorale la même franchise loyale et sympathique que nous lui avions déjà reconnue. Son cri de ralliement est : « Pour la Liberté, la Démocratie et la Paix : Votez Socialiste ! Votez Oui-Oui ! »

Et d'expliquer :

« Nous votons Oui, Oui... ...et nous disons pourquoi.

Les socialistes répondront Oui aux deux questions du referendum.

Cela, tout le monde le sait aujourd'hui, et peut-être pourrions-nous nous contenter comme d'autres, de le répéter sans l'expliquer.

Nous pourrions aussi, toujours comme d'autres — les mêmes — frapper l'esprit de nos lecteurs par un certain nombre de slogans bien choisis. Par exemple : « Voulez-vous que le ravitaillement s'améliore ? Oui ! Voulez-vous que les prix baissent ? Oui ! ».

Chacun ses méthodes. Celles-là ne sont pas les nôtres. Nous croyons, nous, que l'électeur doit être renseigné et éclairé et nous pensons que la presse a un noble rôle à jouer dans ce sens.

En ce qui concerne la première question, les explications seront brèves : le titre seul de ce journal pourrait en tenir lieu.

En effet, cette question peut se formuler d'une manière assez brutale peut-être mais conforme à la réalité, de la façon suivante :

« Voulez-vous vous débarasser du Sénat? »

Ce n'est pas à des jeunes que nous devrons démontrer longuement pourquoi il faut répondre Oui ! »

Et le REVEIL DES JEUNES du 15 octobre de répéter en écho :

« Jeunes, si vous voulez un avenir meilleur, si vous voulez voir réaliser vos désirs, et vos espoirs, si vous tenez à ce que la République soit progressive, démocratique et sociale, ne vous abstenez pas et votez socialiste, votez oui-oui. »

Il n'y a qu'ESSOR qui se refuse à prendre parti. Il s'en explique simplement en ces termes :

« Nous respectons trop nos lecteurs pour leur demander, même avec de bons arguments, de voter « oui-oui » ou « non-non », ou encore de déposer dans l'urne un bulletin panaché. » ... « Notre journal n'est pas fait pour la bataille électorale. Nous trahirions notre jeunesse en nous faisant les camelots de tel ou tel parti. »

"CONTACTS" LA JEUNESS

L'origine lointaine de la J. O. C. remonte en 1886 lors de la fondation de l'Association Catholique de la Jeunesse Française par Albert de Mun ; mais pratiquement elle ne fut fondée qu'en 1926, à Clichy, par un groupe de jeunes ouvriers qui s'inspirèrent de la J. O. C. belge.

Afin d'avoir des renseignements précis sur ce mouvement, je suis allé voir M. Marius Chirat, secrétaire général de la Jeunesse Ouvrière Catholique, dont le siège national se trouve 12, Avenue Sœur-Rosalie. Très aimablement ce jeune chef ouvrier répond à mes questions :

La J. O. C. st dirigée par un secrétariat général élu et contrôlé par le Comité national représentant les différentes fédérations.

Au point de vue organisation, la France est divisée en Provinces, elles-mêmes subdivisées en Fédérations. Sur le plan local, des sections et des secteurs groupent les militants.

La J. O. C. est divisée en trois branches : les Apprentis de France, de 14 à 17 ans, les Jeunes, de 17 à 20 ans, et enfin, de 20 à 25 ans, les Aînés.

Dirigés par des Jocistes, les Francs Pionniers préparent les garçons de 12 à 14 ans à entrer dans le mouvement.

— Quel est le but de la J. O. C. ?

— C'est un mouvement de masse groupant les jeunes travailleurs dans un but de formation et d'éducation afin de les préparer au dur combat de la vie. La J .O. C. défend les inérêts de la classe ouvrière : ainsi actuellement, nous revendiquons une troisième semaine de congés payés.

« Nous avons créé de nombreux services spécialisés répondant aux besoins des jeunes.

« On peut donc dire que la J. O. C. est une école de formation favorisant l'épanouissement physique, moral et religieux des jeunes ouvriers. »

— Qu'avez-vous comme activités ?

— Les militants ont une réunion hebdomadaire de section qui comprend trois parties : formation chrétienne, compte rendu d'activités, campagne annuelle.

« Tous les ans, nous entreprenons une campagne afin d'éduquer les jeunes travailleurs et de réformer les institutions existantes ; actuellement nous menons une campagne sur la santé, des expositions ont été organisées et de nombreux médecins nous prêtent leur concours.

« Durant le mois de décembre nous ferons une campagne de fraternité à l'occasion des fêtes de Noël; en 1945, c'était en faveur des sinistrés, cette année, ce sera pour les malades. A l'aide de tracts, d'affiches, d'émissions à la radio, de films, d'articles dans la presse et dans nos journaux, nous propagerons nos idées afin d'améliorer le sort des malades.

« Dans un but de propagande et pécunier, nous imprimons un calendrier à 1.000.000 d'exemplaires qui serot vendus 20 francs. »

— Comment procédez-vous à la formation de vos cadres ?

— A l'aide de cercles d'études fédéraux où assistent tous les chefs de sections et de semaines d'études pour les dirigeants. Cette année, durant les vacances, 1.500 responsables ont travaillé pendant huit jours en commun.

...ET LES ELECTIONS

Mais « la MONARCHIE N'EST PAS UN PARTI », Y viendrez-vous, sérieux ESSOR ?

APRES LES ELECTIONS

Chacun, plus ou moins modestement, triomphe.

L'AVANT-GARDE, sans tenir compte de l'échec des « oui-non », mène grand tapage sur toute la largeur de la première page de son numéro du 24 octobre. Pourtant, les Jeunesses Communistes ne peuvent s'empêcher d'attaquer sournoisement leurs adversaires. A les en croire :

« Le Parti Socialiste ne peut se louer des résultats acquis. M. Léon Blum, dans « Le Populaire », l'admet, qui parle de « déconvenue ».

Le Mouvement Républicain Populaire profite davantage de l'affaire. D'abord, et personne ne peut le contester à la lecture des résultats, le M.R.P. ramasse toutes les voix pétainistes et réactionnaires perdues par la Fédération Républicaine, le P.S.F., l'Alliance Démocratique et autres formations de la droite classique.

Les hommes des trusts nous ont resservi, tièdes encore, les mensonges de Philippe Henriot et les faux de la Propaganda-Staffel.

Mais les Français sont vaccinés contre cette peste. Ils ont, en grand nombre, désapprouvé le referendum, ils ont envoyé à la Constituante des hommes jeunes, des hommes qui sauront barrer la route aux aventures.

Les Jeunesses se révèlent ainsi des adversaires de mauvaise foi, avec lesquels il doit être bien difficile de s'entendre !

VAILLANT, pour une fois plus modéré, se contente de résumer ses aspirations.

« Les écoliers et les étudiants demandent des classes claires, au matériel neuf, des lycées, des E.P.S. (encore trop rares, notamment dans la région parisienne).

Les apprentis réclame des centres d'apprentissages nombreux et modernes afin de devenir des ouvriers hautement qualifiés.

Ils pensent qu'on doit songer aussi qu'il leur faut, dans les cités comme à la campagne, des stades, des piscines; pour devenir sains et forts, conditions nécessaires et indispensables à un effort fécond.

Ces mesures donneraient à tous les enfants de France, riches ou pauvres, la possibilité d'obtenir, par leur mérite et non plus seulement par leur naissance, l'accès aux plus hautes fonctions.»

JEUNESSE, pour sa part, pourrait donne des leçons de modestie à « L'Avant-Garde ». Pas de placards en première page, mais une légitime fierté des succès loyalement acquis, et des suggestions jeunes et concrètes.

« ...nous sommes légitimement fiers qu'avant même le scrutin Léon Blum ait cru devoir, par une déclaration catégorique, écarter certains concours suspects. Nous sommes sûrs que par ce moyen le socialisme s'il a manqué à gagner quelques voix a, en revanche, accru sa force et son rayonnement. Mais alors que la volonté populaire est si éclatante on ne saurait se contenter désormais de la continuation des pratiques gouvernementales pour le moins incertaines que nous avons connues repuis la libération. Si le peuple a voulu que ça change c'est pour que ce changement commence par le gouvernement. Dans le domaine qui nous intéresse, celui de la jeunesse, nous avons quelques revendications à formuler qui intéressent tous les jeunes ouvriers, paysans et étudiants de France. Certes, nous n'allons pas revendiquer à la manière de ceux qui croient devoir s'inspirer des méthodes fascistes, une sorte de ministère de la jeunesse qui sous couleur d'exalter les forces jeunes de ce pays, les livreraient à de stériles luttes de génération. Mais ce que nous voulons, c'est que l'on s'occupe de la jeunesse tout en lui laissant la plus large autonomie et le soin de se préparer librement à la gestion populaire de l'économie et de la culture.

Le REVEIL DES JEUNES salue, lui aussi, avec une évidente satisfaction, la montée au pouvoir de formations jeunes. Il a même l'élégance de rendre hommage à un de ses adversaires de la veille. Il le fait en ces termes :

« Chacun veut « du neuf et raisonnable » et c'est pourquoi les 3 partis Mouvement Républicain Populaire, Parti Communiste Français, le Parti Socialiste S.F.I.O., de forces sensiblement égales, ont rassemblé 80 % environ des suffrages exprimés.

Le M.R.P. est le plus grand vainqueur de l'heure actuelle; cela tient à ce qu'il est jeune, qu'il représente la fraction de la bourgeoisie avancée qui a compris la nécessité des réformes de structures essentielles, dans le cadre tracé par le programme du C.N.R. »

ESSOR, après s'être tenu à l'écard des luttes électorales, s'efforce de préciser dans chacun de ses numéros des positions politiques qui, pour n'être encore que partielles, n'en finiront sans doute pas moins par faire un tout cohérent.

Le N° 5 y contribue généreusement dans un témoignage d'union nationale qui, venant d'authentiques résistants, ne manque pas de valeur. Voici les passages essentiels de ce « Message de la Résistance ».

« Une année seulement s'est écoulée depuis la libération et déjà le découragement commence à s'emparer des meilleurs d'entre nous... La révolution attendue n'a pas eu lieu... (et nous comprenons que) le Patriotisme peut revêtir plusieurs formes, même certaines que nous combattions hier... Le peuple est las de haïr, las de détruire, il est écœuré par les querelles mesquines. De tout son corps meurtri, il demande de cesser les déchirements. »

⁂

C'est encore à CORDEES que nous emprunterons notre conclusion.

« Les élections ont, en définitive, constitué une sorte d'expérience cruciale qui a marqué la crise des journaux de la Jeunesse. Certains, parmi ceux-ci n'offrent pas autre chose qu'une moûture rajeunie des organes centraux des partis. D'autres n'osent pas, au contraire, aborder les questions politiques... Et, en définitive, aucun ne répond aux aspirations des Jeunes. »

En attendant qu'un véritable journal jeune et monarchiste puisse être créé, nous nous efforcerons de réaliser un Bulletin qui réponde lui, à nos aspirations. La lutte électorale n'est pas notre domaine. Mais, au-dessus des partis, nous serons heureux de tendre une main fraternelle à tous les jeunes amis ou adversaires, avec lesquels les besoins ou les hasards de l'action nous mettront en rapport.

Pour que cesse la lutte des partis, la lutte électorale qui dresse les uns contre les autres les meilleurs de nos camarades, FAISONS LA MONARCHIE.

OUVRIÈRE CHRETIENNE

— Pouvez-vous me donner des chiffres au point de vue effectifs?

— Je ne puis vous donner de chiffres précis car nous sommes en pleine réorganisation et nous recevons chaque jour de nouvelles adhésions ; cependant actuellement nous groupons environ 300.000 militants et lors de nos campagnes annuelles nous rassemblons plus de 600.000 jeunes qui participent à nos enquêtes et à nos meetings.

— Quelles sont vos relations avec les autres mouvements de jeunes ?

— Nous sommes en contact avec tous les mouvements de jeunes au sein de l'Union Patriotique des Organisations de Jeunesse. Dans le cadre de l'U. P. O. J., nous apprenons à nous connaître et à travailler en commun.

— Quelle est votre position vis-à-vis des communistes ?

— La doctrine chrétienne étant incompatible avec le programme communiste, nous ne l'acceptons pas. Mais nous sommes néanmoins partisan de l'union de la jeunesse.

— Avez-vous pris position au moment des élections ?

— N'étant pas un mouvement politique, nous n'avons pas participé à la campagne électorale.

— Ne craignez-vous pas que votre neutralité politique profite à d'autres ? Aux communistes, par exemple ?

— Au contraire, nous n'exploitons pas les jeunes dans un but politique comme certaines organisations ; nous les éduquons et les formons, puis à 20 ans, nous leur montrons que c'est un devoir de participer à la vie politique du pays.

— Que pensez-vous des nationalisations ?

— Nous désirons un régime économique qui permette au jeune travailleur de prendre ses responsabilités dans l'entreprise. Mais nous ne croyons pas que l'étatisation complète de l'économie française donne d'excellents résultats.

« Au sujet de l'école, nous sommes partisans de la liberté de l'enseignement. »

— Qu'elle a été l'attitude de la J. O. C. durant l'occupation ?

— Notre mouvement ayant été interdit, nous avons milité dans la clandestinité, ce qui a occasionné de grandes pertes, surtout dans nos cadres : plus de 500 de nos dirigeants ont été fusillés, et plusieurs milliers de militants arrêtés.

— Pourriez-vous me dire ce que vous pensez du régime à donner à la France ?

— Comme l'Eglise, nous reconnaissons la République en tant que pouvoir établi, mais nous ne lui sommes pas attachés outre-mesure. Nous sommes absolument opposés à la dictature qui ne respecte pas la personnalité humaine.

« Nous n'avons rien à reprocher à la Monarchie et n'avons pas de préjugé à son égard : nous ne lui sommes donc pas opposés. Cependant, comme je vous l'ai déjà dit, nous ne prenons pas position. »

Nous ne pouvons qu'approuver les méthodes de la J. O. C., puisque, à la Mesnie, nous considérons aussi que la formation de l'individu passe avant l'action. C'est probablement cette conformité de vue qui a amené de nombreux jocistes à entrer dans la Mesnie.

ESSOR publiait le 3 novembre un numéro spécial consacré à la France d'outre-mer. Numéro substantiel et intelligent qui comportait un important article sur le « coup d'Alger ». L'auteur, anonyme, mais très renseigné de ce reportage, met fin à la légende tenace du « complot d'Alger ».

(A Alger, les factions se déchirent et l'on est dans une impasse quand) :

« ...quelqu'un propose le Comte de Paris... Qu'on le veuille ou non, il n'y a que lui, au mois de décembre 1942, permettait d'envisager la fusion entre Londres et Alger... Pour démontrer les dangers que présentait une telle opération, on objecte généralement les contre-coups qu'elle aurait suscités dans la résistance métropolitaine. Souvenez-vous de ce qu'était la Résistance en 1942. Souvenez-vous des difficultés et de l'incompréhension que nous rencontrions de tous côtés. A l'époque, la France passive se remet du choc de 1940 et elle aurait peut-être vu surtout dans l'événement ce qui importait le plus : l'unité de la dissidence, l'unité française. »

Que l'auteur reproche ensuite au Prince d'avoir « pris l'attitude d'un prince italien de la Renaissance » parce qu'il a refusé, après l'assassinat de Darlan d'être le chef d'une faction pour demeurer le Roi de tous les Français, rien de plus naturel. Nous croyons, nous, qu'il a agi en Roi et nous lui en sommes encore plus attachés.

Il reste que, dans une période où les Français étaient divisés, leurs yeux se sont tournés maladroitement mais spontanément, vers Lui. Et cette leçon d'un passé récent est une promesse pour l'avenir.

2 MOIS AVEC L'ARMÉE ROUGE

(Suite)

Deux soldats russes sont venus nous voir, ce matin. Ils ont fait un brin de toilette, d'ailleurs sommaire. Ils sont dans l'ignorance absolue de la situation militaire, et paraissent s'en soucier fort peu. Ils appartiennent à l'armée Youkov. A part cela, il ne semble pas qu'ils soient classés dans un bataillon ni même un régiment particulier. Par eux, nous obtenons quelques détails sur l'armée rouge. Il y a en réalité, trois armées distinctes. Les troupes de choc, dont ils font partie, sont composées en majorité de paysans, avec une forte proportion d'Asiatiques. Sans bagage superflu, avec la seule mitraillette qui, d'ailleurs, leur procure aisément tout ce dont ils ont besoin, ils foncent en avant, brisant tout sur leur passage. Le soir, ils campent dans le pays conquis, sur lequel ils ont tous les droits. Le pillage est de règle ; tout ce qui est à l'ennemi, y compris les femmes, est de bonne prise. Ils ne se font pas faute d'en user. « Ce n'est rien, disent-ils vivement, à côté des horreurs commises en Russie par les Allemands. »

Derrière eux, à quelques jours des premiers éléments, suit l'armée d'occupation, soumise à une discipline beaucoup plus stricte et beaucoup mieux équipée. Elle nettoie le terrain conquis, l'organise peu à peu et met en place les premiers éléments d'administration..

Il y a, enfin, « l'armée bleue », pour laquelle ils semblent professer un respect quasi religieux, et qui est un corps d'élite, recruté exclusivement parmi les membres du parti communiste. Les Français les appellent déjà « les S.S. à Staline ». Ils ne sont jetés dans le combat qu'aux points les plus critiques, et encore avec beaucoup de ménagement. Ils ont été, nous dit-on, les grands vainqueurs de Stalingrad.

Nos deux Russes s'en vont, maintenant, vers le front. Ils n'ont pas peur de la mort. Leur courage, leur calme résolution, qui puise sa force dans un besoin instinctif de vengeance, nous en imposent.

Je crois comprendre, maintenant, une des raisons profondes de leurs succès. Je comprends aussi l'effroi des Allemands devant ces implacables adversaires qui, presque tous, ont un père ou une sœur à venger.

Sur la route, les convois russes passent sans arrêt. Ce sont, maintenant, de longues colonnes de camions de marque américaine, bourrés de soldats. Des chants slaves, mélancoliques et graves, nous arrivent par bribes.

La nuit, qui entoure notre frêle campement, semble nous isoler dans un monde étrange, inconnu, vaguement hostile. Jamais je ne me suis senti aussi loin de la France.

Dans les rues, beaucoup de Russes. Aucun n'a paru s'apercevoir de notre présence. Pour la première fois, nous avons vu des femmes — soldats. — Bâties comme des hommes, elles sont complètement assimilées aux autres soldats. Ils sont logés ensemble, par petits groupes. Je ne crois pas qu'il existe des corps spéciaux féminins. La seule différence notable est celle-ci : les hommes portent la mitraillette pendue au cou; les femmes ont des fusils. C'est tout.

En rentrant au lag, nous avons croisé une femme-capitaine, porteuse de plusieurs décorations. Celle-là était une toute jeune fille blonde et presque jolie.

Reconnaissant notre insigne tricolore, elle nous a arrêtés. « Français ? ». — « Oui. » — Pourquoi n'avez-vous rien de rouge ? » Devant notre surprise, elle nous explique que partout où sont les Russes, nous devons arborer ce signe d'amitié. Et, tirant de sa poche deux foulards écarlates, elle nous les offre en riant.

Nanti de ce brevet de bonne conduite, nous faisons une entrée remarquée dans le camp. Le soir même, Italiens et Français arboraient fièrement des foulards rouges !

30 *avril*. — Rien; il ne se passe rien. Personne ne sait rien de la guerre. Les Russes doivent toujours avancer, car nous n'entendons plus le canon. Par contre, l'activité aérienne est intense.

Chez le docteur, ce matin, nous avons dû attendre deux heures dans l'antichambre. Il y avait une douzaine d'Allemands. Tous racontent les méfaits des soldats russes : maisons pillées, femmes violées. Dans bien des cas, le mari et même les enfants auraient été contraints d'assister à la scène. Certains, qui tentaient de s'interposer, ont été abattus. Que faut-il croire ? Sans doute exagère-t-on, mais bien des témoignages concordent. D'ailleurs, les Russes eux-mêmes se vantent d'avoir rendu aux Allemands tout ce que leurs compatriotes ont dû souffrir, en Ukraine notamment. Les Françaises ne sont pas épargnées. J'en connais qui gardent en leur chair l'horreur des sévices qu'elles n'oublieront jamais. Pourquoi auraient-elles été épargnées ? Nous avons bien été pillés au même titre que les Allemands.

Un nouvel incident, qui aurait pu très mal tourner, s'est produit cet après-midi. Robert était sorti sur la route avec une bicyclette sans pneus, trouvée dans le camp. Un Russe s'est précipité sur lui pour la lui prendre. Et comme il protestait de sa qualité de Français, il lui a mis son pistolet sur la poitrine en criant : « Français, Allemand : égal ! Européen ! » Si celui-là fait la guerre à l'Europe, quels traitements nous attendent encore ?

D'autres Français viennent d'arriver au camp. Selon eux, des camps de rassemblement seraient installés pour les étrangers à Zehlendorf et à Zossen. Mais les Russes leur ont barré la route et les ont contraint à faire demi-tour. Un autre, qui vient de Grünewald, nous apprend que la bataille fait rage autour de Potsdam, où les Russes attaquent avec une énorme quantité de chars et d'avions. Aucune ne peut répondre à la seule question qui nous importe maintenant : « mais où sont les Américains ? ». *(A suivre.)*

UN AN DANS LES BAGNES ALLEMANDS

Dès son arrivée au camp, le détenu touchait du doigt le plus cher principe de l'odieux système de répression nazi : la dégradation de l'homme. Car le but final des camps de concentration était plus, peut-être, de transformer l'homme en bête que de simplement l'exterminer.

Il est vrai qu'à Auschwitz on a gazé des milliers de détenus — principalement juifs — venus de tous les pays d'Europe; mais là encore, la hantise d'être désigné pour la chambre à gaz contribuait à tuer tout sentiment humain chez les malheureux détenus.

L'entreprise d'abrutissement commençait dès le franchissement des barbelés. Tout ce que possédait le détenu lui était retiré. On lui prenait ses habits, on lui rasait les cheveux et la barbe; il était privé de son identité, de ses qualités, de ses titres. On en faisait un être ridicule, revêtu de haillons sordides, un numéro sans nom. A Auschwitz, pour faciliter la comptabilité des fours crématoires, des spécialistes tatouaient sur le bras gauche de chaque détenu son numéro d'immatriculation.

Il est intéressant de remarquer que les S. S. n'intervenaient qu'assez peu dans la vie intérieure du camp. Ils se contentaient de faire de fréquentes inspections et de nous mener au travail. Ils étaient suppléés dans leurs tâches par toute une série de prisonniers — souvent de droit commun — qui s'étaient fait remarquer par leur brutalité. Ils ne pouvaient se maintenir en place que par un véritable génie de la cruauté. Leur seule occupation intellectuelle consistait à inventer de nouveaux moyens de faire souffrir leurs camarades; leur seule activité physique, de leur taper dessus, avec ou sans raison, simplement parce que c'était leur travail et qu'ils y étaient habitués. Il semble que tout sentiment humain ait disparu chez ces parfaits abrutis; tout était mort en eux. Leur seule excuse était d'être internés depuis 4, 8 ou même 12 ans. Il est donné à peu d'hommes de posséder les qualités de résistance morale et intellectuelle nécessaires pour résister à une aussi longue épreuve.

Chez tous les anciens détenus — et bientôt chez les nouveaux — on pouvait lire le même morne désespoir dans les yeux, observer le même air désespéré sur les visages, les mêmes gestes d'automates qui faisaient ressembler ces malheureux plus à des machines qu'à des hommes véritables. Je ne crois pas qu'il ait été interdit de chanter, mais bien peu y pensaient ! Fredonner un air vous faisait passer pour un fou : en tout cas, pour un nouvel arrivé.

Que dire des conditions matérielles sinon qu'elles étaient en général effroyables ? La nourriture de toute la journée était très loin d'atteindre ce qu'absorbe un Français moyen à son petit déjeuner. Les conditions de logement étaient, au petit camp de Buchenwald, tellement mauvaises que l'on entassait 2.000 détenus dans des écuries de campagne de la cavalerie allemande, sans fenêtres, et aménagées pour contenir 400 détenus déjà serrés. Elles n'étaient, du reste, heureusement pas toujours aussi mauvaises.

L'hygiène était essentiellement variable suivant les camps. Ici c'était le régime de la douche trois fois par semaine, ailleurs la douche mensuelle ; mais partout les opérations de toilette étaient l'occasion de nouvelles brimades de la part des prisonniers privilégiés : attentes interminables en plein froid, déshabillages dans un courant d'air, qui, avec les appels et le travail, constituaient les plus rudes épreuves.

Le travail était, en général, exténuant. Il se faisait sous le contrôle des S. S. C'est-à-dire que les coups ne cessaient guère de pleuvoir. Une petite minorité de détenus travaillaient cependant dans des Kommandos à l'intérieur du camp 6 et ne fournissaient pas un travail trop dur (tailleurs, cuisiniers, coiffeurs, etc.). En général, le travail menait rapidement son homme à l'hôpital, si toutefois il avait la chance de s'y faire admettre: chance toute relative d'ailleurs, car dysenterie, furonculose, typhus, faute de médicaments et souvent de médecins qualifiés, faisaient de terribles ravages. La « moyenne de vie » au block 61 d l'hôpital de Buchenwald était de trois ou quatre jours. Il y avait d'excellents docteurs à Buchenwald, et même quelques-uns des plus grands spécialistes d'Europe, mais les places de médecin étaient généralement déjà occupées par des mécaniciens, des électriciens ou des tourneurs, qui avaient du reste fini par se faire la main !

De la libération du camp, il y aurait beaucoup à dire. Notons seulement l'indignation et le dégoût des Américains et des Anglais qui visitaient pour la première fois un camp de concentration nazi. Et rapprochons ces sentiments bien naturels de ce procès de Lunebourg où Kramer et ses aides plaident non-coupables, eux qui sont responsables des Cinq Millions de morts d'Auschwitz et de Belsen !

Mais cela, c'est « la justice » !

LETTRES ARTS ★

Les livres

Charles VII et son mystère

L'histoire du « Victorieux » vient à son heure.

C'est à travers la vie d'un Roi très discuté, l'histoire du plus prodigieux de tous les relèvements français. Pour un Monarchiste, c'est l'illustration, cinq siècles d'avance, de ce que peut et doit être la grande résurrection de la France par la restauration de la Monarchie Capétienne, légitime et héréditaire, telle que nous la souhaitons en la personne de notre Prince HENRI, Comte de Paris.

L'auteur écrit dans son avant-propos :

« Le règne de Charles VII forme en quelque sorte le pivot de notre Histoire. Il commande tout ce qui le suit et nous n'avons pas fini d'en être tributaires. Pendant 39 années, on vit une France déchirée, exsangue et aux trois quarts prisonnière, devenir l'Etat le plus fort et le plus unifié de l'Europe. On vit la victoire succéder au désastre, la solidarité nationale à la guerre civile, l'ordre monarchique à l'anarchie féodale, l'armée de métier aux Ecorcheurs, les premières grâces de la Renaissance à la rudesse du Moyen-Age. »

Aujourd'hui, si la victoire succède aussi au désastre, nous n'avons aucune idée de ce que peuvent être la solidarité nationale, l'ordre monarchique, l'armée de métier, l'ordre financier, la prospérité et les grâces de l'Art ; en revanche, nous connaissons la guerre civile (larvée il est vrai), l'anarchie, les Ecorcheurs (il ne s'agit pas ici de la Résistance, mais du faux maquis), le pillage des finances, la famine et les rudesses d'un Art décadent. Que de coïncidences entre hier et aujourd'hui ! mais aussi que de chemin encore à parcourir pour le triomphe de 1453 !

Philippe Erlanger n'attribue pourtant que la plus petite partie du mérite de notre première résurrection à Charles VII ; pour lui, c'est un prince faible, changeant et sans génie. Il écrit à son sujet toujours dans son avant-propos :

« En vérité, Charles le Victorieux, le Bien Servi, le Très Chrétien, le Roi des Rois, reste, au premier titre, le Mystérieux. Tout en lui est trouble, parfois inexplicable : sa naissance, son caractère, l'évolution de sa personnalité, son attitude devant une destinée changeante, ses nobles et ses basses actions, ses amours, son triomphe, sa mort. Il est l'homme de la débâcle et des apothéoses. »

Et son livre n'a qu'un but, ou plutôt qu'une ambition : dévoiler enfin le secret du Mystérieux.

Pour l'auteur, il existe une explication aveuglante de la résurrection française, ou plutôt il existe un responsable à qui revient tout le mérite de notre redressement, et ce responsable est une femme, c'est Yolande d'Aragon : reine de Sicile, duchesse d'Anjou, femme de Charles VI.

Pour lui c'est Yolande d'Aragon qui fait tout : c'est elle qui prévient les erreurs que le Roi pourrait faire, c'est elle qui répare celles qu'il n'a pu éviter, c'est elle qui souffle ce qu'il fait de bien, c'est même elle qui suscite Jeanne d'Arc et la pousse à venir à Chinon... « A travers les dépêches diplomatiques, les correspondances multiples et principalement les lettres aux bonnes villes, court, parfois invisible, un fil conducteur. Ce fil porte un nom : la Maison d'Anjou... » Mais qui veut trop prouver... !

Il se peut que certains faits donnent raison à l'auteur, mais dans l'ensemble l'échafaudage s'écroule quand on constate que la première partie du règne de Charles VII, du vivant de Yolande d'Aragon, est terne et sans gloire tandis que la fin du règne, quand sa belle-mère n'est plus, est belle et glorieuse. Philippe Erlanger est allé chercher bien loin une explication qui est beaucoup plus simple, surtout pour nous Monarchistes... le seul secret du triomphe de Charles VII doit être chercher dans la légitimité de ce Roi.

Tant que le « sire de Gonesse » ou le « Roi de Bourges » a douté de sa légitimité, tant qu'il s'est cru un bâtard, il a été désemparé, mou, indécis, névrosé, lâche même et dangereux à sa propre cause; c'est l'homme de la débâcle.

On le voit prier Dieu, le supplier, le sommer même, comme il le fit à la Toussaint 1428, de lui envoyer un message, un signe prouvant sa légitimité; il est près en cas de silence du Ciel, à accepter son indignité et à se perdre dans la foule de ses sujets... Il est torturé de doute, il ne veut être ni un imposteur, ni un usurpateur... Ces scrupules l'honorent et sont bien dignes d'un Roi de France. Mais à partir du 6 mars 1929, quand Jeanne d'Arc lui eût dit « Je te dis de la part de Messire, que tu es vrai héritier de France et fils de Roi », tout change : Charles VII prend alors de l'assurance, fait preuve de bravoure, de bon sens, il devient profondément imbu de son devoir royal et mérite alors les surnoms de « Victorieux », de « Très Chrétien », de « Roi des Rois ».

Il est juste de faire ressortir et apprécier le rôle de Yolande d'Aragon beaucoup trop ignoré de l'Histoire, mais pas au détriment de son gendre; elle ne fait en somme que remplir ses devoirs de mère et de tutrice, cela ne suffit pas pour lui faire jouer les premiers rôles... Qu'elle ait élevé le Dauphin, qu'elle lui ait fourni de bons serviteurs, c'est possible, c'est même certain, mais la personnalité du Roi n'en doit pas être assombrie.

Le secret de ses incertitudes, de ses doutes, de ses dérobades, durant la première partie de son règne et de son assurance, de sa bravoure, de sa témérité même, de son triomphe ensuite n'est pas dans l'assistance qu'a pu lui prêter la Maison d'Anjou, mais bel et bien dans sa légitimité, contestée d'abord, reconnue ensuite, non seulement par le peuple à Reims au momen de son sacre, mais surtout par Dieu même en la personne de son envoyée. Jeanne la Lorraine, répondant d'emblée, à la première entrevue avec le Gentil Dauphin, à la question posée à Dieu seul, en lui apportant la preuve, le signe imploré pensant son oraison de la Toussaint 1428.

En dehors de l'obstination de l'auteur à prouver ce qu'il ne prouve pas, à rabaisser Charles VII à chacun de ses actes pour pouvoir plus aisément élever Yolande d'Aragon, la lecture de ce livre est très attachante et très instructive... Elle nous apprend à ne jamais douter d'une résurrection monarchique et française.

Le théâtre

A propos d'Antigone de Jean Anouilh

L'opposition du sentimentalisme et de la raison d'Etat n'a rien de nouveau sur la scène; c'est une reprise assez brillante du vieux thème de Sophocle. M. Jean Anouilf a eu le mérite — d'ailleurs tout négatif — d'échapper au danger de prendre parti et de nous donner une pièce à thèse. En effet, le théâtre, pour être un art, doit se distinguer de la philosophie ; il ne doit pas enseigner, mais créer la vie et, s'il pose des problèmes moraux, la tâche de les résoudre revient au critique, mais jamais au poète tragique. Je suppose que Sophocle eut une idée sur le problème que soulève son *Antigone ;* en tout cas, il eût pu écrire sa tragédie sans en avoir. Mais les Romantiques ont pillé sans scrupules le patrimoine classique et ils n'ont pas laissé voir dans Sophocle l'affirmation d'un impératif catégorique moral, indépendant des lois humaines et même plus ou moins inconciliable avec les lois de la Cité. De ce qui n'est que la psychose particulière d'une héroïne de Sophocle, ils ont fait la thèse de celui-ci !

Nous ne voulons contester à la morale ni sa valeur d'absolu, ni son caractère universel et supra social puisqu'elle vise à un ordre qui, pour réalisable qu'il soit sur le plan national, n'en pourrait pas moins régler, pour le plus grand bien, les relations internationales et l'Eglise a pris position dans les conflits politiques chaque fois que la cause de cet ordre s'est identifiée avec celle de l'un des partis. Mais ce n'est point ici le cas. Antigone est une jeune fille sentimentale, impulsive, incapable de s'adapter à la société et tragiquement obstinée. Créon, au contraire, a compris qu' « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant » comme l'écrira Bacon ; il se soumet à la loi de la nécessité et sait à merveille discipliner ses sentiments. Loin d'être le « tyran avide de sang et d'orgueil » que nous ont présenté les romantiques, il veut pardonner, il cherche à raisonner Antigone et c'est chez lui qu'on trouve unies la charité, la magnanimité et la raison, plutôt que chez cette jeune étourdie, sincère mais faible, dont il était bien naturel que les romantiques — qui aiment à confondre sentimentalisme et morale — fissent leur héraut et leur héroïne !

Ce n'est pas par esprit d'imitation servile que les Classiques placent chez les Anciens l'action de leurs tragédies. Le Christianisme a élevé devant les passions une digue si solide qu'il a tué la possibilité et la vraisemblance même du tragique dans le monde moderne. La vertu antique était de même nature que la sainteté chrétienne, mais alors que celle-ci n'animait que les Sages et leurs disciples, celle-ci s'impose au vulgaire comme aux puissants avec la force acquise de la tradition et des convenances sociales. La Chrétienté est divisée ; les guerres sont aussi fréquentes et plus meurtrières que dans le Péloponèse et le Latium, mais si la morale chrétienne était intégralement pratiquée de tous, la paix, l'ordre et la justice règneraient.

Le monde se déchristianise, l'infidélité est légitimée par le divorce, les empires qui se meurent subjuguent l'esprit à la matière, mais l'Evangile est si inexpugnable dans le subconscient de nos contemporains que l'enlèvement d'une nouvelle Hélène n'allumerait plus de guerre de Troie, et qu'on croirait rêver si les frères Lebrun partaient à la tête de leurs armées respectives et périssaient sur un même bûcher, qui se divisât, après leur mort, pour les séparer éternellement. Nietzsche savait bien que, pour que l'homme se déchirât et se mutilât, il fallait d'abord que la Parole d'Amour ne trouvât plus d'écho dans son esprit ni dans son cœur.

"C. E. D."

Les feuillets du « Centre d'Etudes et de Documentation » sont le seul organe monarchiste de documentation politique et sociale.

SOMMAIRE DES FEUILLETS 12 et 13

- **Les Monarchistes devant l'action politique.**
- **Le Message de la France.**
- **Perspectives de la Constituante.**
- **Le programme du C. N. R.**
- **A propos des candidatures monarchistes à Paris.**
- **Etudes :**
  - **Décentralisation et déconcentration.**
  - **Sans stabilité monétaire, pas de stabilité économique.**
- **Textes : « Violence et conscience », par Thierry Maulnier.**

Renseignements et adhésions : 9, rue d'Artois, Paris (VIII^e^). Téléph. : ELYsées 50-16.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901), publié sous la responsabilité de M. André Grosset.

La Vie de la MESNIE

"Noël"

Les veillées de Noël n'ont pas toutes été des haltes reposantes pour les souverains qui ont assumé la tâche de gouverner la France pendant onze siècles. Celles de Charles VII par exemple, avant l'apparition de Jeanne d'Arc, étaient dominées par l'angoisse, tandis que les Parisiens, occupés et privés de leur Roi, s'étaient déshabitués de fêter Noël. Quand le Roi rentrera dans Paris, on verra refleurir toutes les tradition de Noël. Jusqu'en 1789, la France en toutes ses provinces, a fait écho au court passe-temps familial que s'octroyait alors le souverain.

— La veille de Noël 1593, Henri IV se trouvait campé sur les bords de l'Iton, aux environs d'Evreux. Le siège de Paris traînait en longueur. Le Roi, en proie à une profonde mélancolie, se glissa parmi les villageois, dans l'humble église du village et, très ému, assista à la messe de minuit. Et l'on peut penser que cet émouvant spectacle ne fut pas étranger à sa conversion, survenue peu après.

— Et c'est peut-être aussi en souvenir de cette nuit-là que, dix ans après, la veille de Noël 1603, il rédigea une des plus belles lettres qui aient jamais été écrites par un Roi de France. Il s'adressait au Parlement et traitait du rappel des Jésuites. C'est un magnifique plaidoyer pour la tolérance, meilleur ciment de l'unité du Royaume.

— Quand les Rois ont habité Versailles, on les trouve toujours attachés à la coutume, mais quand vint la sombre période révolutionnaire, les veillées de Noël connurent d'autres rythmes. On évoquera douloureusement le dernier Noël de Louis XVI au Temple; le Roi-martyr ne s'illusionne plus sur son sort; sa grande âme est déjà prête. Sévères aussi les nuits de Noël de Louis XVIII, réfugié dans une soliatire châeau de la froide Courlande, et celles de Louis-Philippe, alors Duc d'Orléans, errant en Europe ou réfugié en Amérique.

— L'exil revenu, les princes limitaient leur cercle à leurs proches et à leurs serviteurs. Mgr le Duc d'Orléans, dans ses grands voyages, a souvent connu des Noëls particulièrement solitaires et nostalgiques.

— Aujourd'hui, le Chef de la Maison de France voit s'épanouir autour de lui une lignée d'enfants royaux, gages de l'avenir, promesses vivantes de Noëls où les voix familières de France, comme au bon vieux temps, feront retentir leurs accents jusqu'au foyer de leur Famille Royale retrouvée.

A NOS LECTEURS

Amis, sympathisants monarchistes, vous qui voulez lire quelque chose qui réponde à votre idéal et qui tranche sur toute la littérature partisane qui s'épanouit à notre époque :

SOUSCRIVEZ !

Lecteurs anonymes de ce « Courrier », vous qui êtes indifférents à nos idées mais à qui notre objectivité et notre impartialité ont plu :

SOUSCRIVEZ !

Si vous voulez connaître notre esprit, nos buts, nos caractères, demandez-nous l'ouvrage de présentation que nous avons spécialement rédigé à cet effet :

« LA MESNIE » (80 pages)

L'exemplaire : 55 fr. franco (participation aux frais).

Adressez toutes vos demandes de « Courrier » et de brochures à :

M. André GRESSET
9, rue Jules-David, LES LILAS (Seine)
C. C. P. 4886-39, Paris.

Le dimanche 28 octobre, tous les Mesniers se réunirent pour célébrer ensemble la Fête du Christ-Roi, date à laquelle commence « l'année mesniale ». Après avoir entendu la Messe en commun à l'Eglise des Carmes, ils se rendirent à leur lieu de réunion habituel pour assister aux cérémonies qui marquent la fin d'une année mesniale et le début de la suivante.

Le cycle des conférences inauguré par des camarades de retour d'Allemagne nous donna l'occasion d'entendre notre camarade Maurice, Mesnagier Régent, retour du S. T. O., qui nous fit successivement un exposé sur « La vie à Berlin » : mentalité des Allemands, leurs mœurs, leur façon de vivre, leurs réactions devant les catastrophes qui se sont abattues sur leur pays, etc., et un autre sur « la bataille de Berlin », l'arrivée des Russes et leurs méthodes d'occupation dans cette partie de l'Allemagne.

Puis notre camarade François, retour des camps de **Déportés** (Dachau, Büthenwald, Ausschwitz) nous fit à son tour une conférence sur la vie dans ces camps. Ce « Courrier » publie de larges extraits de ces exposés.

Enfin un industriel appartenant au groupe des Jeunes Patrons, est venu nous exposer les rapports entre patrons et ouvriers de 1936 à l'heure actuelle et l'organisation élaborée par un jeune patron au sein de son entreprise, organisation visant à intéresser effectivement les ouvriers et les employés à un meilleur rendement de leur entreprise. Nous vous présenterons dans le prochain « Courrier » le texte même de cette étude que le conférencier a bien voulu nous communiquer.

Parallèllement à ces activités intellectuelles, la Mesnie poursuit activement son organisation en vue d'un meilleur rayonnement.

L'Equipe de Diffusion fait ses premières armes en aidant au lancement de la Prémesnie Rive Gauche, prélude à une activité plus intense qui prendra son plein essor avec la création prochaine de Prémesnies sur la Rive Droite, à Pantin, à Versailles, etc.

L'Equipe prévôtale mettra sur pied une PERMANENCE dont le but sera de permettre à tous les Jeunes que la Mesnie intéresse, qu'ils soient de passage à Paris ou qu'ils y résident en permanence, de prendre contact plus facilement avec l'un de ses membres.

La diffusion du « Courrier de la Mesnie » demeure l'un de nos premiers objectifs. Le N° 2 a connu un succès beaucoup plus vif que le N° 1, certaines Mesnies de la Région Parisienne et de province ont été jusqu'à quadrupler leurs demandes. Toutefois, nous demandons à toutes les Mesnies ou Prémesnies de la Région Parisienne et de Province de porter tous leurs efforts, **non sulement sur la diffusion du « Courrier »**, mais surtout **SUR L'OBTENTION DE SOUSCRIPTIONS.**

CETTE ANNEE MESNIALE 45-46 DOIT ETRE L'ANNEE DECISIVE QUI CONFIRMERA PAR LEUR APPLICATION PRATIQUE LES PRINCIPES SUR LESQUELS NOUS AVONS BATI ET QUI ETAYENT NOTRE ACTION.

ET C'EST POURQUOI, PLUS QUE JAMAIS, NOUS DISONS AUX MESNIERS ET A TOUS NOS AMIS : « METTEZ VOUS COURAGEUSEMENT AU TRAVAIL. »

EN DERNIERE HEURE.

Le vendredi 16 novembre a eu lieu, au local de la Mesnie, la remise des pouvoirs du Mesnagier Régent, Maurice, au Mesnagier de France, Jean-Guy, revenu parmi nous, à la faveur d'un sursis d'études, et qui procéda à la nomination de deux officiers privilégiés : Prévôt et Eveilleur. La charge de Prévôt est confiée à André, celle d'Eveilleur à Jean-Alain.

Souhaitons-leur tout le succès désirable dans l'accomplissement de leurs fonctions.

éphémérides

2 *décembre* 1804. — Bonaparte est couronné Empereur par le Pape Pie VII.

2 *décembre* 1805. — Victoire d'Austerlitz.

2 *décembre* 1851. — Coup d'Etat d'où naîtra le Second Empire.

3 *décembre* 1368. — Naissance à Paris de Charles VI.

6 *décembre* 1495. — Mort du Dauphin Charles, fils de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. La branche des Valois directs s'éteint avec lui.

11 *décembre* 1481. — La disparition de Charles d'Anjou vaut à la France l'Anjou, le Maine, la Provence et la Sicile.

16 *décembre* 1491. — Au château de Langeais, Charles VIII épouse Anne de Bretagne, préparant ainsi l'union de la Bretagne et de la France.

23 *décembre* 1096. — Le I^er^ corps d'armée croisé, commandé par Godefroy de Bouillon, arrive en vue de Constantinople.

23 *décembre* 1793. — L'armée vendéenne est écrasée à Savenay.

25 *décembre* 1137. — Louis VII Fleurus, dit le Jeune, est sacré roi de France à Bourges. Le nom de Fleurus (ou Fleur), qu'on lui donne à cause de sa beauté, l'a peut-être incité à prendre pour emblème la Fleur de Lys.

paroles vendéennes

« Mes amis, si mon père était ici, il vous inspirerait plus de confiance... A peine me connaissez-vous et je suis un enfant. J'espère que je prouverai du moins par ma conduite que je suis digne d'être à votre tête. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi ! »

(Henri de la Rochejacquelin, s'adressant aux paysans, le jour où il prend les armes.)

⁂

« Souviens-toi que je t'ai pardonné pour l'amour de Jésus-Christ ! »

(Pierre Bibard, au geôlier qui l'avait cruellement maltraité, après avoir obtenu sa grâce le jour de la prise de Fontenay).

⁂

« Pour un verre de mon sang, Bibard, je ne voudrais pas que tu te fusses montré aujourd'hui moins généreux ! »

(Henri de la Rochejacquelin, en apprenant ce geste de pardon).

⁂

« Retourne vers tes camarades et dis-leur que tu t'es trouvé seul avec le Général des Brigands, qui n'a qu'une main de libre; qu'il t'a terrassé et laissé la vie. »

(Henri de la Rochejacquelin, accordant la liberté à un Bleu à la bataille d'Entrammes).

⁂

Olivier Jean, tailleur à Cholet, brigand, canonnier dans la troupe d'Esigny; a dit en voyant un de ses bras emporté par un boulet qu'il lui en restait encore un pour servir le roi... Condamné à mort. »

(Extrait du Registre du Tribunal révolutionnaire de Nantes).